

ses rêves d'avenir où les soins de la charité entraient pour une large part. Plus souvent pourtant elle pressentait que ses jours étaient comptés et consignait ses pensées sombres dans un carnet, ou dans des poésies de circonstances ; à l'occasion de son 20^{me} anniversaire, elle écrivait :

“ J'aurai vingt ans demain ! faut-il pleurer ou rire,

Saluer l'avenir, regretter le passé,
Et tourner le feuillet du livre qu'il faut lire,
Qu'il intéresse ou non, qu'on l'aime ou soit
lassé,

Vingt ans, ce sont les fleurs toutes fraîches
écloses,

Les lilas parfumés dans les feuilles vertes,
Les marguerittes d'or et les boutons de
roses

Que le printemps qui fuit, laisse tout entr'
ouverts . . .

Mais c'est aussi parfois l'instant plein de
tristesses

Où l'homme, regrettant les jours évanouis,
Au seuil de l'inconnu, tout rempli de
promesses.

Sent des larmes au fond de ses yeux
éblouis . . .

Pareil au jeune oiseau qui doute de son aile
Et n'ose s'élancer hors du nid suspendu,
Il hésite devant cette route nouvelle
Qui s'ouvre devant lui, pleine d'inattendu.
L'œil a beau ne rien voir de triste sur la
route

Malgré le gai soleil, les oiseaux et les
fleurs,

Le cœur parfois frissonne et dans le calme
écoute

Une lointaine voix qui parle de malheur.”

Pour elle la poésie est dans les choses et non dans l'âme du poète—qui ordonne les éléments recueillis et les impressions perçues ; aussi n'avait-elle rien de ce qui rend si facilement désagréable la femme auteur. Elle lisait peu, pensait beaucoup, c'est peut-être le trait le plus original de sa physionomie qui révèle le poète. Ceux qui l'ont le mieux connue nous disent que non seulement tout en

elle était poésie, mais que tout dans la vie et dans le monde extérieur se transformait pour elle en poésie—ses idées et ses impressions ne demandaient qu'un prétexte pour s'épanouir en vers—si les occasions tardaient à se présenter elle savait les découvrir dans les choses les plus insignifiantes et en tirer des effets imprévus.

Peut-on peindre plus naïvement les déceptions de nos plus chères espérances que dans cette jolie pièce ; *Les plaisirs d'enfants*. Au sortir de l'école, sa leçon finie elle va s'asseoir sur la grève et rire avec les flots bondissants—ou bien elle regarde passer en rêvant les nuages blancs guidés par le hasard vers un but inconnu. Puis lasse de songer sans rien faire, elle continue :

Je faisais naviguer une flotte tremblante,
De barques en papier et l'onde scintillante
Les portait doucement au loin vers d'autres
lieux,

Et souvent, sur le pont du navire fragile
J'écrivais, d'une main bien encore inhabile,
Quelque mots enfantins et posais quelques
fleurs

Sur l'arrière incliné des miguones nacelles,
Pesantes cargaisons pour leurs coques si
frêles

Puis les voyant partir, j'essuyais quelques
pleurs,

Mes regards les suivaient sur l'ondoyante
plaine :

Je pensais que bien loin sur la terre lointaine
Où mes pauvres bateaux aborderaient un jour,
Ils trouveraient quelqu'un sur le rivage
Qui se demanderait d'où venait ce message ?
Et tous les jours suivants plein de confiance,
J'attendais la réponse avec impatience . . .

Mais, hélas ! mon bateau n'est jamais revenu
Et je cherchais en vain dans l'éloignement
vague.

Mes vaisseaux revenant de pays inconnus—
Jeux naïfs de l'enfance. Il se peut qu'on en
rie !

Mais j'aime l'infini, j'aime la rêverie
Qui mêle au terre à terre un peu de mer-
veilleux.